

Les Moreau s'entendaient plutôt bien ; ils étaient trois frères qui vivaient encore sur la même commune, celle où l'arrière-grand-père était venu s'installer presque cent ans plus tôt.

L'ancêtre était arrivé du centre de la France, du côté de la Creuse, c'est du moins ce qu'on racontait quand on se rencontrait entre cousins à l'occasion d'un mariage, d'une communion ou d'un enterrement ; et si ça n'était pas très souvent, ça faisait tout de même du monde. Comme ouvrier agricole, ajoutaient certains voisins. En fait, on ne savait pas trop, personne n'avait vraiment cherché à approfondir l'image. Une binette sur l'épaule pour tout bagage, c'est léger quand on voyage, mais ça ne fait pas beaucoup quand les descendants s'enorgueillissent d'être les maîtres d'une des plus grosses fermes du canton.

Une binette, tu parles ; c'est les Dupuis qui racontent ça ! comme s'ils l'avaient vu débarquer ! d'abord pour voir débarquer quelqu'un il faudrait encore pas avoir les yeux au fond de son verre, et il n'y a pas de raison pour que leur vieux, aux Dupuis, celui de l'époque, il ait pas été comme ceux d'aujourd'hui, avec toujours un canon en trop avant que les autres aient même commencé à avoir soif ! Et puis de toute façon, binette ou pas binette, c'est bien lui, l'Amédée, qui leur a racheté, aux Dupuis, d'abord la grande pièce du fond, et puis la Gadelière pour continuer ! et c'est pas avec une binette qu'il l'a payée ! alors il devait bien avoir autre chose dans sa musette tout de même !

D'accord ! pour la Gadelière, t'as raison. Mais pour partir de chez soi, comme ça, en laissant sa famille, son

entour, et tout et tout, c'est quand même qu'il y a quelque chose qui le poussait et ça devait pas être le trop d'argent. Il devait pas être si bien que ça chez lui ! C'est pas une étoile qui l'attirait, alors il s'était sûrement pas mis en route uniquement pour nous apporter des cadeaux, ton roi mage !

Ce qui est sûr, c'est que quand il était arrivé là, au début du siècle, au détour du chemin de la Belle Inutile, au pied d'une haie qui avait été abattue pendant l'hiver et qui lui offrait comme le théâtre, il n'avait pas eu envie de continuer son chemin. Depuis la veille ses souliers claquaient de nouveau sur des cailloux, dans les traverses, et, malgré la fatigue, cette sécheresse de fusil lui était plus agréable que toutes les patouilles grassement complaisantes dont il lui avait fallu s'arracher depuis quelques temps. Si la terre lui montrait ses os, c'est qu'elle avait décidé de lui faire le gros dos, et on ne peut pas résister à cette carresse-là quand on est bâti normalement, avec des jambes et des bras, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, et un ventre noueux pour sentir ronronner les collines devant soi.

Il n'était pas facile de tout voir, avec les haies des champs qui commençaient à sortir du brun clairsemé pour entrer dans le vert plus dense, et qui gênaient le proche regard. Mais on l'avait quand même, au loin, ce pays, avec son maillage bocager et ses grandes bâtisses de calcaire qui se répondaient, de bosse à bosse, à coups d'orgueilleuses fumées. Des pâtures dévalaient d'un seul trait vers un ruisseau qu'il devinait clair à la transparence de l'air qui s'en dégageait, et qui lui vibrait les poumons comme un air de violon. Les bêtes n'étaient pas encore sorties, on était encore trop tôt en saison, et tout le pays semblait précisément l'attendre, lui.

Il avait posé son sac et son bâton, s'était assis sur le coin d'une souche, et avait remué machinalement du bout

du pied les morceaux d'écorce qui n'étaient pas encore revenus au terreau. L'odeur un peu acide, pas encore champignon, du bois qui s'apprêtait à pourrir lui était agréable. Une odeur de forêt, une odeur de grands arbres et de lumière tendre, une odeur de fourrés et d'obscurités complices. Il avait réfléchi. Il était assez loin désormais. Il avait réussi à oublier beaucoup de choses ; le reste, il avait serré les dents dessus. Il n'avait pas de binette. Et ce qu'il avait dans sa musette, il n'allait pas s'amuser à le raconter à tout le monde.

* * *

Les Moreau, au bout du compte, avaient vraiment fini par faire partie du paysage eux aussi. Le travail, les complicités de chasse qui en valaient bien d'autres, et qui compensaient largement les antipathies qu'elles entraînaient, leur réussite surtout, en seulement trois générations, avaient amené le respect. Et peut-être un peu de jalousie. Mais surtout le respect profond qu'on porte ici à ceux qui connaissent leur affaire. Et la binette revenait bien de temps en temps dans la conversation, sous la langue de certains voisins, mais c'était plus par l'effet d'une taquinerie un peu mesquine, que pour faire vraiment fâcher les grands gars. Deux étaient restés à la ferme. La ferme de la famille. L'aîné, quand était arrivé l'âge de gagner sa vie, était parti en apprentissage, pour laisser aux plus jeunes le soin de reprendre les terres derrière le père qui avait encore besoin de vieillir au travail.

C'est normal ! Il faut bien laisser à l'homme le temps de finir son temps, avant de penser à le remplacer ! On bouscule pas les gens comme ça. C'est déjà assez difficile de se dire que le travail qu'on a commencé on va pas pouvoir le mener au bout. Je veux dire, vraiment au bout, quand on peut poser les outils, se reculer, regarder à se faire plaisir, et puis tourner son dos pour passer à vraiment

autre chose. Quand tu fais un meuble – ce que tu veux, une table par exemple, ou un tabouret – quand c’est fini, c’est fini. Mais la ferme, quand tu as fini, quand tu as terminé de semer par exemple – mais ce que je dis, en fait, c’est pareil pour la moisson – toi, tu peux te dire que c’est fini, mais tu sais que ta terre, elle, elle peut pas se dire la même chose. Fini, dans ce cas là, ça veut rien dire. C’est comme une vache ; quand tu as fini de la traire, le matin, ça veut surtout dire que tu es prêt pour recommencer le soir. Ou alors, il faut tuer la vache. Ce qui est difficile dans ce métier – c’est ça que je veux dire en fait – c’est que quand tu arrêtes, tu sais que ça peut pas arrêter, que ça peut pas se terminer, que ça va continuer derrière toi, mais sans toi ; que ce que tu as commencé, c’est forcément les autres qui vont le finir ; enfin, pas vraiment le finir non plus, parce que...

Bon ! ça va, arrête ! Moi, tu vois, je pense à l’aîné ! Quand tu as été élevé là, ça doit pas être facile de faire ta vie ailleurs. Quand tu as toujours vu vivre en faisant comme ci, tu dois avoir du mal à te mettre à faire comme ça. Quand le matin, au lever, tu as pris l’habitude de sortir et de sentir, même sans t’en rendre vraiment compte, cette odeur de vent et de terre humide – tu sais bien, cette odeur toute fraîche qui semble sortir de partout après la nuit, ou après la pluie, comme si elle était encore toute propre, et qui te donne, à l’intérieur, l’impression d’avoir grandi de dix centimètres – tu dois avoir du mal à te réveiller en ville ! Parce que on peut pas forcément dire que ça sent mauvais – quoi, cinq-six mille habitants, c’est pas suffisant pour que ça pue vraiment ; enfin je crois pas – mais quand même, ça sent pas bon. Je veux dire « vraiment » bon ! Alors va donc garder la tête ouverte et le sens du vent dans ces conditions-là ! Tu comprends ce que je veux dire ?

Ce qu'on appelait ville, le chef-lieu du canton, c'était plutôt une grosse bourgade ; une ancienne baronnie qui avait eu ses heures de gloire, au Moyen Age, avec un château en partie détruit par les Anglais en 1428 mais qui, sur quelques vieilles illusions, dressait encore son donjon fendu, au rebord orgueilleux du plateau ; et un prieuré dont il ne restait plus rien. Ca avait été plus tard, au dix-neuvième siècle, un marché important qui fixait les cours de tout un tas de produits pour toute la région. Le prix du blé pour les fermages, le prix du fourrage, des poulets, des veaux, des bœufs et tout ça. L'habitude s'en était gardée, et les cotations scrupuleusement publiées dans le journal local. Mais ces derniers temps, sur le marché, on voyait davantage de bancs de cassettes de variétés, d'habits venus de faux surplus américains, d'africains en boubous avec leurs statuettes de bois noir et leurs colliers de cuivre, que de bêtes ou de produits locaux. Et les petites vieilles aux dents gâtées mais au fichu bien serré, assises toutes droites sur leur petite chaise, qui amenaient des poussins ou des canetons dans des caisses à trous, à côté d'une douzaine d'œufs et d'un ou deux lapins aux yeux écarquillés sur leur chair à vif et leurs cuisses impudiquement écartelées, faisaient figure de curiosités.

C'est là que Gilbert avait appris son métier ; chez un cousin de son père, un menuisier. Si Amédée n'avait eu qu'un fils à qui laisser la ferme qu'il avait acquise, bien vite d'ailleurs, dans son pays d'adoption, il n'avait eu qu'une fille, qui s'était mariée au fils Hodcent, celui de la scierie. Tout le clan était dans le bois, scieurs, menuisiers, ou spécialistes de l'exploitation forestière, charpentiers pour certains, et cela n'avait sans doute pas été pour rien dans la bienveillance que l'ancêtre avait manifestée à la petite Catherine quand il avait vu les choses commencer à se faire. D'abord la notabilité, ainsi confirmée, pour « l'homme nouveau ». Et puis cette envie de remettre un pied dans le monde de la forêt, qui devait lui mordre le

ventre, c'était certain. Mais ça, seuls ceux qui le connaissaient de longtemps auraient pu le dire, et dans la région, il n'y en avait pas.

Quand Gilbert, donc, avait dû entrer en apprentissage, naturellement les cousins Hodcent s'étaient proposés, et personne, pas même l'ancêtre, descendu sous terre depuis quelques années seulement, n'avait pu sourire à cette ironie des événements.

Il avait fait ses deux années, il avait passé son CAP, il avait travaillé chez un autre patron, puis chez un autre encore après avoir fait son service militaire, mais dès qu'il l'avait pu, il était revenu dans son pays, à côté de son père désormais vieilli et de ses frères qui terminaient tous les deux des études au lycée agricole. Il avait finalement repris l'entreprise où il avait fait son apprentissage, et dont il connaissait assez bien les habitudes. Le cousin Hodcent n'avait que deux filles, mariées toutes les deux – ou c'était souvent tout comme, pour l'aînée – et aucune ne s'était choisi un menuisier. Quand il lui avait fallu se retirer, il avait vendu à son ancien apprenti, tout naturellement.

A la ferme, les deux derniers s'étaient mis en GAEC, avec leur père au début, puis sans lui quand il avait dû prendre sa retraite, partir « à la ville », dans son pavillon neuf et laisser enfin l'exploitation à la relève.

Ca n'a pas été sans mal d'ailleurs ! Tu te rappelles ? Bon sang ! C'était le terrain à acheter qui ceci qui cela, c'était la D.D.E. qui faisait des difficultés pour ci ou pour ça... Ca, au moins, c'était pas de sa faute !

Non, mais tout le reste ! le maçon à qui ils ont fait refaire deux fois le carrelage de la cuisine – et il a beau dire, c'est pas la patronne qui faisait la difficile ! à faire avec le bâtiment comme avec une polaille sur le marché, à qui on tâte le cul avant de la laisser acheter par le client d'après ! Et puis le plâtre qui était pas sec... et puis tiens, les radia-

teurs, « on le met ici, on le met là... » Ah dis donc ! Il avait vraiment pas envie de partir ! Il avait l'air à peu près aussi décidé à avancer qu'un âne qui recule ! En fait c'est ce qu'on disait tout à l'heure, être obligé d'admettre que c'est terminé quand c'est pas fini, c'est facile pour personne !

Quand même, ça a duré un peu, mais ça a pas été un drame ! On a même bien rigolé, tu te souviens quand on a fini par les déménager, et que la patronne avait si bien tout rangé la vaisselle au fur et à mesure, qu'elle avait même enfermé les verres dans le buffet, comme si elle avait peur que quelqu'un les vole avant qu'on ait apporté les dernières chaises ! Le patron en était tellement fâché qu'il a laissé tomber trois ou quatre fois la clé avant d'arriver à ouvrir le buffet ; il en tremblait ! il arrivait plus à trouver le trou ! et puis à la fin – on sentait bien qu'il allait lui arriver quelque chose ! – il a réussi à se flanquer la porte dans les lunettes, tellement il était énervé ! On a eu de la chance s'il a fini par mettre la main sur les verres ! Parce qu'il faisait sacrément chaud en plus ! Encore un peu et on repartait après le boulot avec le gosier comme du carton qui a trempé dans le sec ! Belle journée !

Le GAEC de la Gadelière, l'association des deux frères désormais, ça semblait devoir marcher. Cent quatre-vingts hectares, pas tous à eux ou à leur frère, bien sûr, mais presque. Et surtout pas trop de locations à problèmes, pas trop de propriétaires au bord de l'agonie dont les terres risquaient de se trouver à vendre à un moment où l'on n'était pas forcément prêt à les acheter, mais dont on ne pouvait pourtant pas se permettre de perdre la culture. La Gadelière, elle, n'avait pas beaucoup changé, finalement, depuis que l'Ancêtre un peu par hasard en avait observé les fumées quand il avait débouché sur la vallée de la Berthe, à son arrivée. Bien sûr, des pâtures avaient été mises en culture, et il s'y faisait aujourd'hui autant de céréales

que de bêtes ; bien sûr, des haies avaient été arrachées, et les parcelles formidablement agrandies, presque toutes remises à l'échelle de l'agriculture nouvelle. Mais les Moreau successifs avaient été raisonnables. Autant par fidélité au paysage dont Amédée avait tant raconté la découverte, faite le jour où il avait posé son sac à la Belle Inutile – tels étaient l'autorité morale et le prestige que l'Ancêtre avait exercés sur ceux de sa famille qu'il avait élevés, et sur ceux qui avaient grandi dans son ombre plus lointaine. Autant par fierté de nouveaux venus qui préféraient être les protecteurs plutôt que les fils ingrats du pays qui les avait accueillis. Autant par prudence, par souci de rester les maîtres de l'essor qui avait complètement bousculé les campagnes. En fait, les haies essentielles, au nord, à l'est, à l'ouest, avaient été respectées, voire replantées. L'échelle seule avait été modifiée : ce coin de pays dont ils avaient pris la charge avait été aéré, oxygéné pourrait-on dire, par une sorte de vivification des espaces.

Mais plus étonnant encore, les Moreau avaient relevé les bâtiments de la Gadelière qu'Amédée avait rachetés dans un état de ruines partielles. A une époque où l'on vendait facilement la pierre ancienne et les matériaux patinés, pour des restaurations débridées de résidences secondaires, et où l'on réinventait l'architecture paysanne à grands coups de tôles et de ferrailles ; à une époque où, il faut bien le dire, les travées des hangars nouveaux se prêtaient mieux au matériel moderne que les ouvertures des granges ancestrales, ils s'étaient attachés, eux, à leurs pierres taillées, à leurs porches un peu branlants et avaient remonté tout cela petit à petit. Bien sûr, on avait triché sur certaines ouvertures, bien sûr certaines proportions avaient été faussées, mais finalement l'ensemble ne manquait pas d'allure. D'où leur venait ce goût qui avait beaucoup fait sourire les voisins, et qui aujourd'hui les laissait rêveurs ? On se le demandait parfois ; il surprenait un peu, dans une famille qui, certes, tenait à manifester scrupuleusement sa

fierté par une indépendance de pensée sans failles – comme un trait de caractère dominant qui aurait traversé les générations – mais une famille, malgré tout, dont les aspirations artistiques ou culturelles paraissaient en tous points semblables à celles de ses voisins.

Le petit manoir avait donc gardé son corps de bâtiment d'habitation, enorgueilli d'un étage et d'une sorte de tournelle d'escalier au milieu de la façade ; c'était sa partie la plus ancienne, tournée vers la cour, vers le sud, et qui ouvrait encore deux fenêtres à meneaux ; il avait gardé aussi, en retour d'angle, ce qui aurait pu ressembler à une petite chapelle, avec une sorte d'abside arrondie, si cela n'avait pas été édifié à pans de bois et à torchis, et si cela n'avait pas servi pendant deux ou trois siècles – et servait encore d'ailleurs – de simple bergerie ; le pigeonnier qui lui était accolé ne signifiait plus rien, n'abritait plus de mouvements d'ailes, ne couvrait plus ni vocalises ni gutturales déclarations, mais servait modestement de remise à un vieux tarare fané, à une vieille voiture à cheval dont les roues desséchées branlaient dans leurs cerclages garnis de caoutchouc fendillé, et à d'autres instruments qui ne parlaient plus à personne depuis longtemps. Les tracteurs rangeaient leurs carcasses un peu démesurées, comme souvent, dans les anciennes écuries dont la grand-porte avait troqué son cintre, et un de ses piliers de pierre, contre des poutres qui avaient permis d'en élargir singulièrement l'ouverture : c'était là une des concessions qui paraissaient indispensables mais qui gênaient toujours un peu la famille. Moins, malgré tout, que le prolongement tôle du bâtiment, où était garée hors saison la moissonneuse batteuse. Son remplacement était dans les projets : un mur en parpaings, au fond, avec un enduit de chaux pour ne pas trop déparer, des piliers en pierres sur le devant si on arrivait à en trouver, et une couverture en petites tuiles, comme sur tout le reste des bâtiments d'exploitation ; des vieilles autant que possible. Mais tous les ans on en par-

lait, et jamais on ne trouvait les moyens de s'y mettre vraiment. Pourtant des tuiles et des pierres, récupérées au hasard des trouvailles, et qui ne demandaient qu'à être retaillées, s'empilaient derrière, dans les orties, et attendaient patiemment de se retrouver en nombre suffisant pour participer à cette dernière réhabilitation. « Un vrai nid à vipères et à verminiers, oui ! » grognaient parfois les femmes. Les deux granges monumentales, où avaient été récemment installés le séchoir et les cellules à grains, encadraient l'ancien porche d'entrée qu'on n'empruntait pas avec le matériel agricole. On faisait passer les monstres par le quatrième côté, entre le coin de la grange de droite et les étables qui le fermaient, par un passage que la disparition probable d'un bâtiment, passé à l'état archéologique avant qu'Amédée n'en devienne le maître, avait ménagé dans cette enceinte rectangulaire que l'on devinait encore entourée d'un saut de loup.

Bon ! elle est belle, la ferme, mais on va pas en faire un dépliant touristique ! Et les écuries, et les étables, et la bergerie... oh là là ! et les poules, elles sont où les poules ? il n'y a peut-être même plus de poules dans cette ferme-là ? ou les poules c'est pas assez noble pour figurer dans la liste ? C'est quoi qu'on nous fait là ? un inventaire pour les ventes aux enchères du mois d'octobre ? « Un beau tarare, les gars, qui veut un beau tarare ? vos grands-pères se le seraient arraché ! et vous, vous pouvez toujours l'offrir à la patronne pour qu'elle y mette des fleurs ! Il suffit de retirer le dessus. Remarquez il est en très, très bon état ! vous pourriez même vous remettre à tararer avec ! Et puis vous pourriez garder la balle pour vous refaire des matelas ! Vous vous rendez compte des économies ? Avec tout l'argent que vous y gagneriez, vous pourriez même vous offrir un beau tarare pas cher ; à cinq cents francs ! Allez, qui donne cinq cents francs pour le tarare ? Toi là-bas avec la casquette bleue ? Comment ça,